

PARIS

CASABLANCA


1987.

E N F A N T

Etre ou Avoir

HAFSA CHBANI CHBANI

A tous ceux, à toutes celles qui
m'ont accordé leur confiance pour
les accompagner jusqu'à eux-mêmes.

H. C. .

L'exposé de ce levier des rapports humains qu'est "l'appartenance" n'engage que moi.

Oublier de remercier mes maîtres, sans les nommer, je ne voudrais ni m'en glorifier, ni les trahir, serait sûrement une indécatesse, car c'est bien grâce à la psychanalyse que je peux vous livrer cette expérience.

Je ne peux oublier mes patients et leur famille, qui ont été source de mes travaux.

Enfin, je voudrais remercier mon précieux collaborateur, Michel Novovitch, qui avec patience a su donner à ce texte la forme que vous lui trouvez aujourd'hui.

H. C-~~6~~.

Introduction

Trente années après la déclaration des droits de l'Homme, les Nations Unies se prononcent sur une déclaration des droits de l'enfant.

Le droit de choisir ses parents n'est bien sûr pas évoqué et on attendra encore bien des années avant de pouvoir noter dans un article de la convention que la parenté biologique ne suffit pas à fonder l'appartenance à un groupe.

Que trop souvent l'enfant choisit ses parents, ~~mas~~ en secret et que ce secret est lourd à porter et lourd de conséquences.

Combien d'enfants aimeraient crier à tous leur horreur, leur regret, leur déception de n'être pas consultés avant que ne soit dit: "Je vous présente mon enfant".

Combien de fois l'erreur est là, forte, pénible pour tous. "Tu crois que je suis ton enfant, mais moi, je ne le suis pas et ne le serai jamais que par choix". C'est la relation parent-enfant et enfant-parent qui est au centre de ce dialogue.

Les questions posées portent en elles les angoisses

de chacun face à cet appareil psychique qui fait
notre être au monde.

Comment l'énergie est-elle créatrice dans cet
appareil?

Quelles sont les constantes mécaniques de son
fonctionnement.

S'approprier un être, c'est fonder son non-être
et fonder les conflits.

Cette société, qui s'octroie le droit de séparer
un enfant de ses parents quand elle les juge inapte,
comment fait-elle pour occulter totalement le
droit de l'enfant au choix pour le mieux-être des
enfants et des parents?

Comment peut-on penser un planning familial, une
prévention de la délinquance, une compréhension
des troubles mentaux, en laissant dans l'ombre les
mécanismes fondamentaux? Et les rapports entre
les éléments qui régissent ces phénomènes.

Cet ouvrage pose et propose un regard sur: fait-on
un enfant en neuf mois? Est-il à nous dès sa nais-
sance? La biologie fonde-t-elle l'appartenance?
L'enfant peut-il être le zéro de l'addition Papa+Maman?

Un regard plein d'espoir pour la mise en place

d'autres rapports, reconnaissants la vie responsable de la vie, l'être responsable de ses choix, avec les mêmes risques d'erreurs à n'importe quel âge, avec peut-être même la jeunesse comme facteur facilitateur de choix.

La conscience de ce choix trop souvent clandestin instaure un autre rapport, d'autres relations, change les statuts, éclaire les rôles, allège notre enfance du poids , de l'a-priori de son ignorance, notre maturité du poids et de l'a-priori de son expérience, notre vieillesse du poids et de l'a-priori de son savoir.

Allégés, nous devrions vivre avec moins de peur, moins d'angoisse, en un mot en meilleure santé.

Longueur d'onde et corde émettrice
(En musique)

Pour obtenir une note plus haute d'une octave que celle qu'émet une corde, il suffit de couper cette corde en deux.

La faire deux fois plus longue rendra donc le son plus grave: la même note à l'octave, grave cette fois.

L'harmonie, c'est savoir respecter les ordres de grandeurs. Des plus grandes aux plus petites.

Chapitre premier

Depuis que les hommes se sont donné des règles sociales, la propriété est une des bases du fonctionnement fondamentales.

Transposé au niveau de la famille, un enfant, que des parents font, à partir de "zéro" ne leur appartient-il pas un peu? Pourquoi ce nouvel objet, "fabriqué" par ce couple, ne serait-il pas leur propriété?

Parceque, justement, ce n'est pas un objet! On ne peut pas envisager qu'un être animé -tout être animé- tout être vivant, à la limite un chien, un chat, réponde à la définition de propriété. A partir du moment où quelque chose est vivant, la propriété est impossible, conçue dans un seul sens. Ainsi, si l'on dit: "Mon chien", ce chien n'est "mien" que s'il m'a élu comme maître. Si l'on est seul à se croire le maître, on a toutes les chances d'être mordu, abandonné par ce chien, dont on a décidé qu'il était "sien", sans son concours.

Et pour deux personnes, c'est encore plus fort.

Pourtant, la propriété réciproque n'a pas de sens: la propriété est un avantage. Si elle est réciproque, elle s'annule.

Cela devient autre chose. Cela devient une relation.

Cela devient un contact, un repère. Ce qui revient à dire que, dans le cadre familial, c'est tout ce qui est impliqué par "faire" un enfant.

Mais se donner un être, c'est déjà porteur de problèmes de communication. Problèmes qui durent une vie -et parfois plusieurs- car cela se transmet de génération en génération.

Comme les effets de ces prérogatives dont bénéficiaient les membres de l'ancienne noblesse sur leurs serfs?

Les phénomènes sociaux tels le servage, l'esclavage, étaient soutenus par des structures sociales; les forces qui sous-tendent une société diminuent l'angoisse. Cela ne la supprime pas, mais la rend presque acceptable. Alors que l'appropriation d'un être dans un cadre social qui ne comporte plus ce principe comme système est cause de pathologie. Un serf du moyen-âge (encore aujourd'hui dans certains pays) était moins dérangé qu'un enfant qu'on traite comme une propriété.

Comment un enfant (ou n'importe qui d'autre), sent-il que quelqu'un le considère comme sa propriété?

Il y a d'abord le pouvoir sur lui. L'enfant arrive au monde et cela peut commencer tout de suite.

Il y a d'abord le choix du nom; aucune précaution n'est prise. On donne à des enfants des noms impossibles à porter! Puis suivent tous les mécanismes concernant l'habillement, la nourriture...

Mais il faut bien habiller et nourrir un nourrisson. En quoi c'est montrer qu'on le considère comme une propriété?

Il faut évidemment l'habiller et le nourrir, mais en restant très vigilant à son existence. A se rendre compte qu'il existe vraiment, pas que son existence est tolérée, admise. Pas qu'on lui fasse la grâce de le laisser vivre. Et plus il est petit, plus on doit mobiliser son énergie pour observer et respecter son existence.

Il n'y a pas de "système" efficace dans ce domaine. Allaiter toutes les trois heures selon telle école, ou toutes les deux heures selon telle autre, n'a aucun sens. Il faut regarder cet être nouveau et essayer, malgré le handicap d'être "grand", celui des préjugés et du matraquage pseudo-scientifique, d'observer, de sentir, ce que cet enfant nouveau veut, lui! Comment il veut aborder la vie.

Et s'il veut têter tous les quarts d'heure, il en sera ainsi. Et s'il veut dormir cinq heures, on ne le réveillera pas pour lui donner la tétée,

parceque selon la théorie du Professeur Untel....
Même chose pour les couches, l'habillement et tout
le reste!

Si l'on se met en tête d'avoir un enfant avec qui
on veut avoir des liens, il n'y a pas d'autre solu-
tion que d'être vigilant au seuil maximum à son
"être".

*N'est-ce pas la négation de l'expérience et de toute
systématique?*

L'expérience n'est enrichissante que si elle tient
compte de toutes les données du problème abordé,
sinon, c'est de maladresse qu'il s'agit, d'appli-
cation d'a-priori, de non sens, enfin!

L'expérience non ramenée aux paramètres spécifi-
ques d'un problème n'est n'est qu'un préjugé, qu'une
idée reçue.

*Pourtant, cet enfant qui vient de naître ne sait
rien demander, ne connaît, raisonnablement, encore
rien de ses besoins. La vigilance suffit-elle?*

Cet enfant naissant sait une chose et elle est
suffisante pour son état, dès les premiers mois:
il "sait" son bien-être. Et cela il le sait très
bien! Et si l'on commence à le "nier" dans le
savoir de son bien-être, on commence déjà à faire

un enfant-client de nombreuses corporations; la justice, la délinquance, la drogue, la violence etc., mais en tous cas pas pour une relation riche comme la rêve une mère quand elle porte un enfant. Si, dès le premier jour, le rapport est dominé par le "il ne sait pas", on peut déjà prendre un abonnement "pédiatre-psychiatre-psychologue-avocat" etc..

L'enfant sait! Et à mesure qu'il avance dans la vie, il va savoir plus. Et il va savoir si l'on en tient compte, du fait qu'il sait. Et la sensation que l'on tient compte de son être va faire qu'il va être plus ou moins à l'autre; à sa mère, à son père, à sa famille.

Ceux qui respectent son bien-être vont être les "siens".
Ceux qui ne le respectent pas vont être ses ennemis!

A mesure que l'enfant comprend les choses du monde et que commence sa vie sociale, il faut bien qu'une certaine autorité se manifeste. Il faut bien l'appeler ainsi. Il faut bien l'envoyer se laver les dents, même si cela ne lui convient pas. Que peut-on dire de la limite entre ces manifestations d'autorité nécessaires et l'appropriation?

On peut répondre à cela très rapidement ou en faire une encyclopédie. Car le régulateur de tout cela est ce que les Hommes appellent, jusqu'à aujourd'hui, l'amour!

Quand le respect est présent depuis la première heure et que l'on dit à l'enfant d'aller se laver les dents, il ne fait aucune opposition, car il sait qu'il est respecté.

Parceque, parallèlement, on travaille à lui signifier qu'on l'aime. C'est ainsi que l'on peut même, en cas limite, donner une fessée à un enfant, sans que cela le détériore au niveau de sa personne.

Quand les relations d'amour sont réellement établies, on peut pratiquement faire "ce que l'on veut" à un enfant sans le perturber. Jamais il n'interprêtera l'acte de celui qui l'aime et qu'il aime comme agressif.

N'importe quelle forme d'éducation peut être choisie et appliquée avec succès, si l'on a été vigilant à éveiller le sentiment d'amour. Mais pour construire ce sentiment d'amour, il n'y a pas d'autre voie que le respect de la personne. Il n'y a pas d'autre "passage". On ne peut pas manipuler un être et avoir, en même temps, le sentiment de l'aimer.

Est-ce que l'enfant, la personne plus généralement, n'a pas quelques fois, souvent même, la volonté d'appartenir? D'être à quelqu'un: "Je veux être tienne". "Je veux être tien".

Certes! "Je veux être tien", mais vivant! Personne ne veut être "sien" mort! Cela signifie que l'être veut

être reconnu comme existant. Et cette reconnaissance doit être teintée de respect, éventuellement d'admiration, de besoin, etc.: le "avoir besoin de toi" est aussi très important. Mais il s'agit du besoin d'un être, pas d'un objet. D'une vraie présence, quelle que soit sa forme. "J'ai besoin de tes fautes d'orthographe, de tes dents qui poussent de travers" et de mille autres choses.

Mais si l'on signifie que l'on a besoin d'une image inerte, d'un sarcophage, il y a évidemment rejet!

Au moment où un couple à un enfant, à la naissance, il n'a pas "la propriété méchante". Ensuite, on décide "pour son bien". Est-ce que c'est cela, le pivot de l'histoire? Le jour où l'on commence à décider pour le "bien" de l'autre?

Absolument! Dès qu'on commence à dire: "Je décide pour son bien", et que cela sous-entend que l'on a l'autorité suprême de son bien, on commence déjà à se créer un ennemi. Et à lui créer un ennemi.

Et à mesure que la vie va prendre force, c'est à dire que la dépendance de l'enfant va diminuer, le nombre et l'importance des conflits vont augmenter.

Et moins cette appropriation gentille des premiers jours existera. Le premier jour, on est très heureux,

mais si ce nouveau venu pleure la nuit pendant une semaine...

Et si cela fait un an qu'il refuse ses biberons.

Et si cela fait quatre ans qu'il ne veut pas aller à l'école.

Et si cela fait six ans qu'il a des mauvaises notes.

Et si... Et si... Eh bien, le bonheur du premier jour!...

Et là, la réaction est souvent: "Ce gamin, il lui manque quelques fessées". Et quand on dit cela, on se prépare, dans l'abonnement "pédiatre-psychiatre-psychologue-avocat" à utiliser souvent la fonction "avocat". Et si on passe à "il lui a manqué la maison de correction", il faut aussitôt ajouter à la liste des personnages important de son environnement le gardien de prison.

Ces "abonnements" aux censeurs sociaux sont fonction de la conduite d'un individu. Ce qu'il faut que les parents sachent, c'est qu'à partir du moment où ils baissent leur vigilance à l'observation du bien-être de l'enfant (bien-être que lui seul sait), ils se dirigent vers ces abonnements! Pour l'enfant et pour eux, parents. Car quand un enfant refuse à son père ou à sa mère l'appellation de père et de mère, l'abonnement "psy" n'est pas loin.

Quand une mère appelle son fils pour qu'il dise "bonjour à la dame" et qu'il se sauve en courant,

c'est qu'il ne veut pas être son fils! Il ne veut pas être présenté comme le fils de cette maman-là!

En fait, tous les parents savent cette situation du refus de l'enfant d'appartenir à sa famille, quand cette appartenance ne lui est pas source de plaisir.

Et qu'on ne croie pas qu'il s'agit là de tares sociales, qui poussent au refus de la famille! Car il ne s'agit pas de phénomènes sociaux. Avant que cela ne le devienne, c'est psychologique.

Dans les premiers mois de la vie, la relation sociale est très limitée: binaire ou à trois éléments.

Même dans les structures "éclatées", le nourrisson a comme repère l'odeur de sa mère et s'il est gardé par sa grand-mère, sa tante, sa cousine, son repère de bien-être, celui sur lequel il va fonder ce bien-être reste tout de même l'odeur de sa mère. Même si de nombreuses personnes l'approchent, c'est de l'odeur de sa mère qu'il attend le plaisir.

La nature est tellement bien faite qu'un nouveau-né peut se défendre, même à l'âge d'un jour! Si sa référence maternelle est solide, il n'a pas de gros risque d'être maltraité.

Est-ce une façon bien réaliste d'envisager les premiers moments de la vie? Quelle sorte de défense peut avoir un nourrisson contre l'ambiance d'une maison où le père est ivrogne, ou le climat d'un foyer

déserté par l'un des parents, etc..

Contre une mère "super-énervée", il n'a aucune défense. Contre une mère qui l'abandonne, il n'a aucune protection. Contre l'éventuelle pathologie de sa mère, il n'a aucune protection.

Mais si sa mère est vigilante à son bien-être, la folie de la grand-mère, l'agression de la cousine, la brutalité de qui que ce soit de son entourage lui "passe au-dessus de la tête".

Et tout ce que l'on appelle aujourd'hui les progrès de la pédiatrie viennent de ce que l'on a compris que pour sauver un enfant prématuré, il est important qu'un objet appartenant à sa mère soit dans la couveuse. Même si la stérilisation l'a empêché pendant des années.

On a observé une progression spectaculaire de la pédiatrie du jour où l'on a associé les mères aux soins intensifs du nourrisson. Sans chicaner sur les écoles, on peut dire que la psychanalyse est pour beaucoup dans la prise ~~en~~ compte de l'importance de la mère.

Il semble que l'on parle peu du père?

Oui. Parceque le père est introduit par la mère dans la relation avec l'enfant. L'enfant aura du père l'image

que la mère aura intériorisée de son mari. L'enfant développera plus tard ce "qui lui vient" de son père s'il "sait" qui est son père, dès le début, à travers ce que sa mère lui en fait sentir.

Avoir, pour un enfant, un matériel génétique paternel qu'il ne reconnaît pas (parcequ'on ne le lui a pas fait reconnaître) est une situation invivable!

Pour quiconque, il serait invivable de passer dans l'existence avec la moitié du visage couverte par un masque et la rendant ainsi, pour soi-même, méconnaissable. D'où le mal de vivre de l'enfant qui ressemble à l'un de ses parents absent. Il est en manque de reconnaissance d'une moitié de son image! Et le thérapeute ne peut pas fournir l'autre partie, l'autre moitié. Il peut seulement dire à l'enfant que cette autre partie existe. Mais c'est évidemment très frustrant." De quoi cela me sert-il de savoir que cette deuxième partie existe! Je la veux!"

Courbure de l'espace par un
corps grave
(En astro-physique)

Un satellite n'est pas "attaché"
à la planète par une "corde" gra-
vitationnelle.

La planète "courbe" l'espace
autour d'elle et le satellite se
meut librement dans un espace
courbe. Nuance!

On peut donc maintenir une influence
et respecter la liberté de l'individu?

Chapitre deux

Une question presque en forme de boutade: il y a deux enfants dans les grossesses gémellaires. On peut en prendre un chacun!

Est-ce que les jumeaux sont vécus comme deux enfant, ou comme un enfant-double?

Ceux qui sont vécus comme deux enfants ont les chances de tout le monde dans la vie.

Les autres sont dans une situation confuse, sans arrêt et s'inscrivent pour les abonnements que nous avons évoqués. Et on peut ajouter à la liste des voyantes et autres charlatans, car comme les jumeaux ont une dimension unique assez rare, ils doivent trouver des solutions assez particulières pour les différencier.

Et au niveau des parents, on ne connaît rien qui soit spécifique des naissances gémellaires en matière d'appropriation?

Peut-être y-a-t-il quelque chose, mais cela n'apparaît pas clairement. Rien qui soit vraiment spécifique aux jumeaux. Bien sûr, il y a les couleurs différentes au départ pour la layette, qui auront plutôt tendance, plus tard, à s'uniformiser, mais en pratique journalière, on voit en consultation le jumeau "faible".

✂

Comme la mère n'est pas préparée psychologiquement, (on ne considère pas la consultation chez le gynécologue comme une préparation psychologique), sa projection a du mal à se couper en deux!

L'espace utérin aidant (ou plutôt n'aidant pas!), il y a souvent un jumeau qui est plus "costaud" que l'autre; la mère étant par ailleurs dans une disposition projective particulière à l'accouchement, le plus "beau", le plus "fort", le plus "sympathique" en somme, c'est le sien!

Et l'autre? Evidemment il est nerveux, il ne veut pas manger, il dort mal.... il loupe son cours préparatoire... et il arrive ne consultation!

On ne voit jamais les "forts" en consultation. Les forts, ils auraient plutôt l'abonnement "justice", car, comme depuis tout petit, on lui dit qu'il est le meilleur, la vie n'a pas le droit de lui dire qu'il est comme tout le monde! Il ne l'accepte pas. Et si elle lui dit qu'il est moins que la plupart? Catastrophe! Il sera d'ailleurs souvent le premier de sa classe; jusqu'à la première "faille". ET c'est là souvent le drame. Là que tout son univers s'écroule.

En consultation, le scénario est souvent le même: le numéro "un" a toujours été calme, souriant, travailleur, "depuis le début", alors que l'autre était agressif, paresseux, menteur, aussi "depuis le début"!

Et les consultants (parents), remis en face de leurs propres déclarations: "c'est comme cela depuis le début", ne voient rien là d'extraordinaire. "Que voulez-vous que je vous dise! C'était comme cela depuis le début!"

Et ces numéros "deux" ont des tas de problèmes, bien sûr! Dyslexiques: il faut bien qu'ils justifient leurs mauvaises notes! Bégaiements, terreurs nocturnes, tout quoi!

Et il est pourtant facile d'aider ces enfants. Ne serait-ce qu'en les comparant de temps en temps avantageusement au numéro "un".

Posséder, c'est gratifiant. Est-ce que la possession ne peut, du point de vue du parent-possesseur, retentir sur l'enfant objet de cette possession de façon positive?

Posséder, c'est gratifiant à une condition majeure: que le possédé soit conforme à ce que le possesseur attend de sa possession.

C'est gratifiant si l'enfant est mignon, s'il est poli, s'il dort bien. Mais comme ce n'est jamais parfait, la possession devient, au fil des jours, génératrice de malaise. Chacun a son idée de ce qu'il veut posséder: "Ah bon! Moi j'espérais une petite fille blonde aux yeux bleus. Pour moi, c'est

ça, une petite fille!". Mais comme à la naissance, ce n'est jamais "ça"... les possesseurs en puissance ne sont jamais satisfaits! On surprendrait beaucoup de monde si l'on faisait un jour un livre sur ce que les parents pensent de la beauté de leurs enfants.

On peut d'ailleurs légitimement se questionner sur la volonté de posséder si c'est souvent si peu gratifiant; mais c'est qu'on ne sait jamais à l'avance!

Discuter avec une femme enceinte est souvent très révélateur: elle porte le bébé du sexe qui lui convient, avec les traits dont elle rêve, le caractère qu'elle souhaite, et elle sait même tout ce qu'il fera plus tard! "Vous vivez bien votre grossesse?" Réponse: "Très bien! Je suis sûre que ce sera un garçon et qu'il sera pilote de ligne!". Et on insiste: "Vraiment?" Persiste et signe: "Ah oui! Je ferai ce qu'il faudra!".

Il suffit apparemment de l'envoyer en classe, de le nourrir convenablement, de le promener le Dimanche et de lui garantir tout ce dont il a besoin et il sera ce que sa maman veut.

Et les déceptions sont à la mesure des certitudes: immenses! "Je suis sûre que ce sera un garçon". "Et si ce n'était pas un garçon?". "J'en suis sûre!" Bon. Et évidemment, c'est une fille. Et voilà un départ qui a de bonnes chances d'être raté!

~~bien pour les hommes que pour les femmes~~, les hommes ne désirent pas, psychologiquement, de garçons. Ils veulent leur éviter la douleur d'être.

Mais sociologiquement, il y a tellement d'obstacles à la vie de femme, que l'homme dira volontiers qu'il souhaite un garçon.

Les êtres équilibrés au monde (il y en a), ce sont ceux chez qui le social n'empiète pas sur le psychologique. C'est dire que l'homme qui n'a pas trop envie d'avoir un garçon ne va pas trop faire semblant d'en vouloir un!

En Inde, actuellement, où l'échographie est bien installée, le nombre d'avortements dès qu'on voit que le foetus est de sexe féminin est proprement astronomique. Ce genre de démarche est de celles qui peuvent modifier l'avenir de l'Humanité.

Car il est évident qu'une mère en puissance qui n'a rien à manger et qui est rachitique et ne peut porter son sac de blé n'ait pas envie d'une fille. On lui donne les moyens de savoir si elle va mettre au monde une charge de plus ou des muscles; le choix est vite fait!

Est-ce que quelque chose permet, dans le domaine psychologique, de réfléchir sur cette singularité de la nature qui est que pour que l'espèce se perpétue il faut que les deux sexes soient présents et

que cette nature, d'ordinaire si bien organisée ne donne apparemment pas aux couples l'envie d'enfants des deux sexes à parts égales. Au contraire, tout au long de l'Histoire, le sexe masculin semble plus souhaité.

Pour qu'un homme se sente heureux d'être choisi, il faut que le nombre de femmes disponibles soit réduit. Il serait peu gratifiant qu'il y en ait tellement qu'il faudra bien que l'une ou l'autre "finisse" par s'intéresser à lui! Alors que s'il n'y avait qu'une femme au monde, elle serait la gloire de son "possesseur".

Plus sérieusement, la nature nous a donné le moyen de préserver la femme. Déjà et définitivement, le fait que ce soit elle qui porte l'enfant. Cela crée un attachement à la femme qui n'a rien à voir avec la mascarade sociologique. Cette mascarade qui n'a rien à voir avec la réalité des êtres.

L'attachement à la femme est très fort. Les hommes s'entendent bien avec leurs filles. La nature est bien protégée.

Seulement, à toutes les époques, il y a la manipulation des êtres au profit du social. Pour une productivité, une utilité au système. Et il est certain qu'à la base de la déception souvent constatée engendrée par la venue au monde d'une fille, il y a une moindre productivité prévisionnelle.

C'est évident, mais pas de l'ordre des choses qui mettent la nature en danger. D'autre part la femme commence maintenant à être valorisée au plan de la productivité. Mais le fait que sa naissance soit moins désirée pénalise tout de même son bien-être.

Et la société, qui choisit, pour promouvoir les femmes de les "priver de leur utérus", génère des êtres qui seront aussi de bons clients des abonnements déjà évoqués.

Les publications nous disent que la plupart des pays industrialisés consomment de grandes quantités de barbituriques et que la très forte majorité de ces consommateurs sont des femmes. Et on dit ne pas savoir pourquoi! On sait seulement que telle femme a un avortement tous les deux ans, boit, fume trop... Mais on ne sait pas pourquoi ce sont elles qui consomment le plus de barbituriques.

La racine carrée de deux n'est pas calculable.

Vérité mathématique élémentaire.

Chapitre trois

Quand il y a plusieurs enfants dans une famille, comment l'enfant "A" vit-il l'appropriation, par les parents, de l'enfant "B".

Mali! Très mal même au niveau de l'enfant "centre" de la famille. C'est toute l'histoire de la jalousie. Et d'un autre côté, il est soulagé. Car un enfant unique a deux personnes "sur" lui. Et que plus la famille est nombreuse, plus on a de chances de vivre libre.

Le rang d'arrivée dans la famille est évidemment important. Quand on vient au monde, il y a plusieurs têtes penchées sur le berceau. Cette image devient la propriété du nouvel arrivant. C'est un élément de vie. Et le comportement des parents va signifier si c'est un élément de bien-être ou de mal-être.

Si par exemple on sert toujours l'aîné d'abord, si ses vêtements usés sont mis au puîné, les relations risquent de se dégrader. De se teinter de rage, puis, plus tard de haine.

Mais si le comportement des parents est sain, c'est à dire respectueux de l'être, cela peut très bien se passer. Pour les vêtements du grand frère, par exemple, il ne viendrait jamais à l'idée d'une personne qui en

respecte une autre de lui donner des restes. Dans quelques domaines que ce soit.

Est-ce que, pour un enfant qui vient au monde, son grand-frère a un statut de "parent"? Est-ce que le nouveau-né perçoit tous ceux qui l'entourent comme ses possesseurs.

Non! D'abord, il y a la mère, avec son statut privilégié. Ensuite, il y a comment elle introduit les autres.

Dans le cas où une mère voulait un fils et qu'elle l'a eu, et qu'ensuite elle a une petite fille, la façon dont elle va introduire le fils générera chez la fille ~~va-généraler~~, par exemple, une très grande admiration son aîné. Et c'est un sentiment très fort, très tôt!

Mais on ne peut pas être aussi précis dans la description de ces mécanismes. Les personnes intériorisées par la mère ont une place fondamentale pour les puînés. Cela peut être le père, mais pas obligatoirement. Pour certaines femmes, par exemple, c'est leur propre père, l'homme fondamental. Si, dans ce cas, l'enfant a la chance de ressembler à son grand-père, cela tient à peut près "debout", sinon...

Est-ce que ce passage de l'image de l'être intériorisé par la mère vers l'enfant se fait de façon

inconsciente, dans les actes de tous les jours?

Absolument! A chaque respiration!

Peut-on maintenant tenter d'explicitier l'effet sur l'enfant de l'éventuelle compétition des parents pour sa possession?

Cela dépend de ce qui motive la volonté de possession des parents. Il y a des enfants que l'on veut siens parcequ'ils sont beaux et intelligents. Ces raisons ne sont pas ressenties par l'enfant comme des choses qu'il maîtrise. Il sent donc qu'on l'aime pour des choses qui ne sont pas de son fait. C'est très angoissant. Cela engendre des fixations:"si je perds "cela", on ne m'aimera plus!".

Ce que l'on rencontre le plus souvent en pratique, c'est l'enfant que l'on aime pour ses résultats scolaires. Croyez-le ou non, mais 90% des enfants aimés le sont pour leurs résultats scolaires et 90% des enfants détestés le sont pour leurs résultats scolaires! Car l'adulte a un raisonnement simpliste du genre: "Il travaille bien à l'école, je ne vais pas avoir de problème". Ou à l'inverse:"cela va mal à l'école, voilà les problèmes qui commencent!".

Et comme les parents ne font pas des enfants pour avoir des problèmes...

Mais avoir un enfant, c'est un problème de bout en bout!

Il n'y a que la mort qui supprime les problèmes. On ne peut pas être vivant et sans problèmes. On ne peut être père ou mère et sans problèmes. C'est tout à fait impossible.

"Aimez vos enfants, ou tuez-les!" Voilà une devise raisonnable! Il n'y a qu'une seule chose qui justifie d'abandonner un être à la mort et c'est celle-là: ne pas l'aimer. Et ce "ne pas aimer" peut prendre toutes les formes possibles, y compris les plus apparemment bénignes. Un exemple. Consultation pour une fillette qui a des "problèmes", concrétisés, entre autres, par un retard scolaire. Elle est gauche. Premier constat quand on la voit: elle a une frange qui lui cache les yeux. Qui lui cache vraiment les yeux, comme un de ces petits chiens chinois! Quand on sait que quand on est gaucher, il faut que l'oeil directeur soit aussi l'oeil gauche et que la vision a donc une fonction fondamentale, on est confondu par l'énormité du constat. Et cette enfant est ainsi "aveuglée" par sa mère qui la trouve mignone ainsi! Mais comment peut-elle faire quoi que ce soit si son oeil gauche au moins n'est pas dégagé? Si elle est gauchère manuelle et droitrière visuelle, elle aura de la peine à faire des mathématiques, à apprendre l'orthographe: elle pose les opérations à l'envers, met les "s" au début des mots pluriels, au lieu de les mettre à la fin, etc..

Et la mère joue à la poupée avec sa fille au lieu de se préoccuper de sa vie parcequ'elle lui appartient?

Bien sûr! Et on sait ce que la mère va répondre à une objection sur la coupe de cheveux qu'elle impose à sa fille: "Cette petite, tout ce qu'elle a de beau, c'est ses cheveux!". Sous-entendu, si on ne met pas cela en valeur, il n'y a plus rien de bon à en tirer! On entend ces choses tous les jours, en pratique.

Mais la mère n'est pas seul juge! Les autres ne voient pas? Dans une famille, il y a des générations en cascade: les grands-parents qui "possèdent" les parents, qui "possèdent" les enfants, qui "possèdent" les petits-enfants.

Un individu se situe à un endroit de cette chaîne. Peut-être serait-il bon qu'il sache ce que sa position implique, où sont les obstacles à contourner. Peut-on évoquer cette chaîne et ses conséquences?

La prise de conscience, à tous les niveaux est régulatrice. L'enfant, par exemple, vit d'une façon moins angoissée sa position quand il sait que ses parents sont aussi "possédés". En présence de ses grands-parents, le respect de son père pour le sien signe une attitude qu'il reconnaît comme proche de la sienne.

Mais dans la vie courante, dans la pratique thérapeutique, on se rend compte du fait que cette situation d'être tous des enfants de quelqu'un est oubliée! Les parents oublient qu'ils ont été, eux, enfants de quelqu'un. Et c'est un point important de notre propos:

faire prendre conscience à chacun qu'il est très pénible de vivre cette possession. Et que bien que nous venions au monde "à travers" quelqu'un, ce n'est pas une raison, pour ce quelqu'un, pour s'octroyer notre vie.

Ce qui entraîne des propos du genre: "maintenant que je suis adulte, marié, mes parents devraient me laisser tranquille! J'ai moi-même des enfants!".
Ce qui implique: "je suis maintenant propriétaire, donc plus propriété!".

L'équilibre, le bien-être que véhicule la vie familiale, tire un peu son sens "sacré" de là: dire à chacun qu'il vient de quelqu'un, mais qu'il existe, par lui-même, authentiquement. C'est pour cela que la famille est une valeur élevée, normalement. Mais dans le quotidien, cette haute valeur est presque entièrement évaporée par l'autorité. Le grand-père qui veut posséder le père, lequel ne veut pas être possédé, mais veut posséder son fils!

Peut-on définir la relation grand-père-petit-fils?

Est-ce que le grand-père ressent son fils comme

l'outil avec lequel il a fait son petit-fils?

Si on suit les chaînes parentales, on se rend compte qu'il y a beaucoup moins de problèmes entre grands-parents et petits-enfants qu'entre parents et enfants.

L'appropriation, diluée à travers d'autres, laisse s'épanouir l'affectivité. L'idéal serait qu'un enfant soit élevé par ses parents comme s'il l'était par ses grands-parents. Si les parents, par une réflexion personnelle, diluent leur volonté de possession, ils prennent en quelque sorte une génération d'avance.

N'est-ce pas ce qui arrive à des gens qui ont des enfants assez tard?

S'ils ont la chance d'avoir un enfant qui satisfait l'idéal qu'ils ont forgé au fil des ans, cela se passe très bien. Car la maturité aide. Mais s'ils trouvent que l'enfant ne fonctionne pas comme ils le voudraient, c'est désastreux. Pour eux et pour l'enfant, car l'enfant est alors en face de gens qui ont des points de vue qui ont eu le temps de devenir stables, rigides.

Ce type de parent a eu le temps de faire ses preuves ailleurs: c'est un homme intelligent, qui a réussi socialement, qui acceptera moins bien les doutes et malaises induits par quelqu'un qui commence seulement sa vie. D'ailleurs, les enfants chanceux sont ceux qui sont une réussite du point de vue social (école, etc.), car ils ont moins de conflits avec leurs parents. Ils sont un "label" de qualité. Mais le problème, c'est que c'est rare, un enfant qui est un label de qualité d'être! On voit, en pratique, surtout des parents qui se plainignent que leur enfant ne correspond pas à leur idéal. Qu'il n'est pas beau, qu'il

n'est pas intelligent, qu'il ment, etc... Et l'enfant devient le portrait du manque de qualité du géniteur! Il est la propriété du géniteur, mais une propriété dont on n'est pas fier, qu'on refuse.

Il était intéressant de souligner le rôle des générations, car cela à permis de souligner l'importance du rôle de la famille. C'est pour cela que dans certaines sociétés, on l'agrandit encore avec les parrains, marraines, etc., où l'on veut souligner, avec des personnes réelles, la pluralité d'appartenance de l'enfant, pour souligner ses libertés par rapport à l'existence. Il n'a pas à satisfaire un individu, à obéir à un seul, à être la marionnette d'une personne parcequ'il est venu à travers elle.

Il existe des tribus dites primitives où c'est l'oncle qui est chargé des décisions importantes concernant l'enfant, le père étant considéré comme disqualifié par les nuisances des effets de l'appropriation.

Cette attitude est une vertu pour le rapport à l'autorité. A condition que l'enfant puisse avoir son image identificatoire stable. Que l'affectivité joue normalement son rôle. Que la relation privilégiée du père dans ce domaine existe. Car si cette coutume conduit au devenir d'un père strictement biologique, cela mène à d'autres structures, qu'il serait intéressant d'étudier ailleurs.

Principe d'Archimède
(En physique)

Tout corps plongé dans l'eau reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du volume d'eau déplacée.

Vérité contrôlable en essayant de tenir un ballon sous l'eau: sous l'effet de sa remontée, il bondit même plus haut que la surface. Essayer de tenir psychologiquement un enfant sous l'eau est aussi vain.

Chapitre quatre

*Est-ce qu'on ne possède pas à travers les objets?
L'habillement qu'on fournit, la nourriture qui
permet la survie, le jouet qui récompense, etc...
N'est-ce pas un alibi appropriatoire permanent?
L'autre nous appartient par les "bienfaits" qu'on
lui assène?*

Absolument! Et c'est bien avant le jouet que cela se passe. C'est déjà dans la layette! Dans le choix de la clinique où la mère va accoucher. Dans le choix du médecin accoucheur. Cet enfant devra "payer", être à la hauteur de tout ce qu'on aura fait pour lui. Cet investissement va être oublié si cet enfant est "satisfaisant". Mais au moins écart:"quand je pense que j'ai tricoté sa layette maille par maille! Ce qu'on peut être bête, tout de même!"

Et c'est à l'adolescence, le temps aidant, que la révolte est maximum, car la liste des "dons" grandit avec celle des griefs!

L'appropriation fonctionne donc à travers la culpabilisation de l'enfant? Car il y a là une prise de conscience du fait appropriatoire. Le bébé ne sait pas encore qu'il "appartient".

En fait, l'enfant sait depuis qu'il est vivant. Tant qu'il n'a pas acquis le langage, il ne sait pas ce que veut dire "appartenir". Il est un être vivant avec

des vivants. Il sait, par son attachement à sa mère, si cet attachement existe, qu'il lui appartient en ceci qu'elle est (ou pas) source de confort.

Petit à petit, à mesure qu'il va apprendre le langage, il va savoir ce qu'est appartenir. Et il va commencer à se sentir appartenir (ou pas) à une famille.

Appartenir, pour l'enfant, c'est ressentir du bien-être.

"C'est ma maman" signifie: "C'est la personne, qui, depuis que j'existe, me procure du bien-être". C'est ainsi "sa" peluche, "ses" jouets, etc...

Quand quelque chose ne lui procure aucun bien-être, quand il n'aime pas la nourriture, la température de son bain, il pleure! Il n'en veut pas!

Il va ainsi, à mesure qu'il grandit et depuis le premier moment de son existence, introduire en lui les choses et les êtres chargés de plaisir. Pour lui, il n'est d'emblée à personne. Et lui aussi va commencer à s'approprier les choses qui l'arrange, jusqu'au jour où on va lui signifier qu'il "est" à quelqu'un. Et c'est la révolte!

Dès l'acquisition du langage, il va y avoir le "non". Après les cris et les grimaces, les pleurs et aussi les fièvres "sans raison", qui expriment son désaccord, il va apprendre très vite le "non". Pour tout ce qui lui déplait.

Mais on va se charger, par tous les circuits du chantage

affectif, des brutalités corporelles, de lui apprendre qu'il "est" à ses parents et qu'il a intérêt à tenir bien son rôle!

Et là est la source fondamentale du dysfonctionnement psychologique: en imposant à quelqu'un "l'appartenance", découvrir l'absence de liberté, dans tout ce que cela a de dramatique. Les adultes réalisent souvent mal la catastrophe existentielle que c'est pour un enfant de découvrir un jour qu'il n'y a pas de liberté.

Et cette confrontation est violente dans le langage éducatif: "Tu t'en vas à l'école, un point, c'est tout!".

"Tu vas te coucher, un point c'est tout!".

C'est vraiment un système dictatorial!

Et cette violence est accompagnée d'un élément très déséquilibrant: on dit à l'enfant que tout cela est pour son bien! On commence à lui dire en termes plus ou moins clairs, que la brutalité, de langage ou physique, c'est le bien qui l'impose. Ce qui, du point de vue de l'enfant devient: "pour mon bien, il faut vraiment qu'on me frappe?". "Pour mon bien, il faut vraiment qu'on m'insulte?". "Quelle sorte d'être suis-je donc pour que pour mon bien on m'opprime?".

Tout cela ne peut-il pas être vécu par l'enfant comme un vaccin? Une préparation aux épreuves de la vie?

Le matériel de travail dont on dispose sur ce que pense l'enfant, sur ce qu'il ressent, sur ce qu'il

vit - car il ne peut s'agir pour les parents de décider "aussi" de ce que l'enfant pense - montre que le discours de l'enfant que ce soit en classe, lors d'exercice d'expression orale, ou en thérapie (et c'est un des rares terrains où les maîtres sont d'accord avec les psychologues), est tel qu'il signifie que l'enfant n'a aucune possibilité de compréhension du fonctionnement de l'adulte. Le langage des grands, donc leur démarche dialectique d'abord, comportementale ensuite sont un mystère pour lui. Cette difficulté de communion milite en faveur d'une grande prudence dans le "c'est bon pour lui".

Et si le "c'est bon pour toi" trouve une opposition, on arrive rapidement à "expédier" le problème: la pension, par exemple. Et si cela n'est pas assez, on va jusqu'à la suprême menace: "je te renie". Comme si la possibilité juridique posait la possibilité de fait! "Je ne suis plus ton père" ne veut rien dire. On ne peut se supprimer un enfant qu'en le tuant.

Mais le chantage n'est pas essentiellement basé sur la peur réelle d'être renié, mais plutôt sur le fait que le parent considère l'enfant comme tellement mauvais que s'il avait le choix, il préférerait ne pas l'avoir comme enfant?

Ce qui est fondamental, c'est le degré de culpabilité qu'engendre ce mode de fonctionnement. Au début, quand l'enfant entend dire: "c'est mon enfant", il se prend

pour une source de plaisir. Du même ordre que celles dont il dispose: "c'est ma peluche, c'est mon jouet". Jusqu'au jour où il comprend qu'il n'en est rien et que le parent dit: "c'est mon enfant", mais qu'il n'en tire aucun plaisir. Ce qui génère une première réaction: "Je ne suis pas un bon enfant, puisque ma maman n'est pas contente". Et revient alors l'histoire du "c'est bon pour toi": "Je suis tellement méchant ~~qu'il faut~~ que pour me redresser, il faut que l'on soit méchant avec moi!".

Et ce sentiment peut exister chez l'enfant petit? Est-ce qu'il existe une gradation dans la perception d'être indésirable?

Si l'entourage de l'enfant ne manifeste pas de plaisir, l'enfant ne se sent pas "bon objet". Car pour l'enfant, quelque chose qui appartient est quelque chose qui apporte du plaisir. La notion de propriété et de plaisir sont liées. Si on n'aime plus, on jette!

La dissociation commence avec les effets de langage. Il n'est pas rare de voir un parent appeler son enfant pour le réprimander, ou pour le battre, en utilisant des mots portants une charge positive, voire affectueuse: "mon chéri, tu arrêtes, ou tu vas recevoir une claque".

On est ainsi déjà en train de construire la névrose par la contradiction entre le ressenti et le vécu. Ainsi s'installe la notion: "J'ai tout pour être heureux, mais je ne suis pas heureux!". Et ceci se passe dès

Le très beau berceau du bébé à qui on donne à manger
brutalement, jusqu'au très beau livre que l'enfant
reçoit en cadeau, mais qui est source de claques si
on lui fait une tâche.

Loi d'unicité statistique
(En Statistique)

Il existe une infinité de possibilités, mais une seule probabilité, conforme au calcul.

Il n'existe qu'un voie pour s'attacher un être: le respect.

Chapitre cinq

Tout ce qui précède semble indiquer que si s'approprier un enfant (ou un adulte) est une démarche négative, abandonner cette même personne n'est pas mieux vécu! Cela repose la question de savoir si le sentiment d'appartenir n'est pas une nécessité. Et la faute serait alors dans l'abus?

La possession épanouissante, c'est celle qui vient de l'enfant. C'est lui qui dit: "c'est ma maman". Et le rôle de la maman, c'est de se poser, souvent, la question de savoir si elle est toujours la maman de son fils. On ne peut pas s'octroyer un pouvoir sur autrui. "Je t'ai mis au monde, mais maintenant, c'est à toi de me dire si je suis ta maman. Si oui, moi je reconnais que tu es mon fils. Mais tant que tu ne m'as pas posé comme ta maman, je me tromperais en l'affirmant".

C'est pourquoi il existe des femmes qui ont mis au monde de nombreuses personnes et qui sont dans une solitude horrible. De nombreux parents perdent leurs enfants en croyant les construire.

Pour prétendre avoir un enfant, il faut obtenir son agrément. Et pour qu'il l'accorde, il faut avoir avec lui une relation qui ~~res~~pecte son désir.

Le mécanisme social fonctionne d'ailleurs selon les mêmes normes.

Quand un patron embauche quelqu'un, s'il se contente de dire: "je paie, je suis le patron" l'efficacité fera défaut. Le jour où c'est l'employé qui dit: "c'est mon patron, la relation prend toute sa valeur et le système fonctionne. Au plan de la pensée, il ne viendrait jamais à l'idée d'un maître de dire de quelqu'un: "Je suis son maître". C'est évidemment au disciple de dire: "mon maître est Untel".

Pour le parent qui conduirait un raisonnement posant qu'étant biologiquement le géniteur de quatre enfants, il a quatre enfants, il pourrait survenir des désillusions. La réalité serait plus près de: "combien ai-je d'enfants? Attendez! Je vais le leur demander!".

Ainsi, ces personnes âgées qui se plaignent d'avoir des enfants et d'être abandonnées. C'est qu'en fait, elles n'ont jamais eu les enfants qu'elles croyaient avoir.

Et il n'est pas nécessaire d'attendre qu'une personne soit diminuée dans ses forces, dans sa créativité ou dans ses revenus pour la prévenir. Il faut le dire tôt: une mère ne porte des enfants qui seront les siens que s'ils la reconnaissent comme leur mère. Si aucun d'eux ne lui dit: "j'ai envie de te voir", il est évident qu'elle n'a pas d'enfants.

La classique dépression autour des quarante ans n'est souvent rien d'autre que l'effet de la solitude. Le patient est sûr de "vivre" mal ses quarante ans. Et la première phrase est souvent: "toute ma vie, ça a été

Les enfants; maintenant, je me retrouve seule~~(e)~~"...

Les hommes, pour se rassurer, prennent une maîtresse, mais ajoutent:"mais quand même, les enfants me manquent", ou encore:"J'ai envie de quitter ma femme, mais je ne veux pas quitter mes enfants".

Et la suite logique: les enfants dont on dit qu'ils grandissent et "vous savez, les jeunes d'aujourd'hui". On prétend pour se consoler que se voir de temps en temps, c'est suffisant et que si l'on se voit trop, on se dispute!

Mais les enfants ne sont pas les seules victimes de l'appropriation dans la famille. Peut-on évoquer la manière dont un enfant vit les tentatives d'appropriation des ses parents, l'un envers l'autre?

Il les vit comme si elles étaient orientées vers lui: à travers le chantage affectif déjà évoqué. Et selon les attributs de chacun de ses parents.

Il n'est d'ailleurs sûrement pas inutile d'insister sur la nette différence qui existe entre l'état et les attributs d'une personne. Quand un problème passe par les attributs d'une personne, c'est très clair, pour un enfant. La vie courante se passe comme si l'état des gens était sans importance et que seuls comptent les attributs de cette personne, ses "qualifications" familiales ou sociales par exemple. Mais pour l'enfant, c'est l'état qui compte le plus. Mais ce sont les attributs qui ont le plus grand poids social. Ainsi,

quand un enfant dit: "c'est Papa qui commande", il n'y a rien à ajouter sur le sujet. C'est d'ailleurs suivi de l'inévitable: "quand Papa n'est pas là, c'est Maman qui commande". C'est clair.

Mais le rôle d'un parent averti, c'est de "parler" la situation. C'est de signifier que dans la vie, les êtres font des choix dont ils ont les bénéfices secondaires. De sorte que, dans l'esprit de l'enfant, l'autorité dont il ressent les effets soit une chose claire. Qu'elle ne soit pas aussi irréductible qu'une condamnation.

La différence entre la notion de hiérarchie et celle d'autorité?

Il y a une différence fondamentale. La hiérarchie, cela s'octroie. On reconnaît son "supérieur" hiérarchique. Alors qu'on aura une certaine influence sur son enfant, du fait qu'il aime. Mais la situation est très différente quand on demande à un enfant d'aimer ses parents.

En somme, appartenir, c'est positif quand la demande en est faite par celui qui appartient?

A partir du moment où l'on fait un enfant, on crée une relation. Mais la gestion de cette relation doit tenir compte des êtres en présence. Sinon, elle n'a pas d'existence réelle. Positive, au moins.

L'évocation de l'autorité, de la hiérarchie, et l'opinion qu'elle peuvent générer font rappeler le monde syndical. Existe-t-il, dans la famille, des attitudes syndicales? Des groupements mettant en cause l'autorité parentale?

Bien sûr! Les mécanismes de défense de l'être sont présents. D'abord, l'enfant va essayer tout seul de se défendre. Parcequ'il n'a pas encore de notion claire sur le degré d'entente - ou de mésentente - de ses parents, mais il va très vite voir (car les enfants sont les champions en matière de création de problèmes dans le couple) quel est "son" parent. Et il va l'utiliser contre l'autre. Parfois d'ailleurs contre son gré. Et les parents ne sont pas toujours conscients que l'enfant leur crée des problèmes de couple pour avoir un allié.

Cette alliance pose des conditions de guerre qui peut aller jusqu'à des ruptures. Car l'enfant, même s'il souffre, est toujours le plus fort. Toujours. Car jusqu'à l'âge adulte, il ne fait aucun cas de la société, tout en étant plus fort, plus riche en tout. La mort n'est pour lui qu'un mot. Les jugements moraux ne le concernent pas. Il a tout pour être le plus fort. Donc, essayer de vaincre un enfant, plutôt que de l'aimer, est une idiotie.

Quant à l'association des enfants contre leurs parents, elle rend, au début, les parents autoritaires très heureux, car elle signifie pour eux que l'on s'entend bien entre frères et soeurs. Jusqu'au jour où survient un problème, où quelque chose leur déplait.

Normalement, dans un groupe, quand deux ou plus éléments font "bande à part", on devrait se questionner. Mais l'image est très gratifiante que d'avoir des enfants qui s'entendent bien, sans que les parents se demandent

pourquoi ces deux-là sont toujours à part. On ne se questionne pas sur ces petites coalitions familiales. Tant que cela "va", on trouve cela merveilleux. Quand cela va moins bien, on se remémore que "c'est vrai qu'il sont toujours ensemble", mais on "croyait que c'était bien". Et c'est bien, quand c'est pour les bonnes raisons.

Ces propos ne sont pas tenus pour inquiéter les parents. Ils sont formulés pour attirer l'attention sur un important problème relationnel.

Il est seulement question de souligner que dans la relation parentale, il y a un pronom possessif à mettre. Mais que c'est l'enfant qui doit le mettre. Ou il y a risque à perdre tous les merveilleux avantages d'être parent.

A partir du moment où on se pose comme maître, il devient impossible d'avoir de vrais disciples. C'est impossible.

Supposons un parent qui s'est montré possessif pendant un temps long, mettons dix ans, et qui se trouve alors averti du problème. Il tente de supprimer ce qu'il voit maintenant comme nocif. Ne sera-t-il pas plus dangereux de changer un état de fait fort que de le diluer ou de l'aménager?

On rencontre partout dans la littérature sur les enfants qu'il ne faut pas d'arrêt brusque de comportement.

Parceque c'est déroutant. Mais on part là de l'hypothèse qu'on arrête un comportement sans explication. Ce qui est constructif, c'est de reconnaître auprès du concerné son erreur ou son ignorance.

Un obstacle majeur est souvent: "Si je lui dit que je me suis trompé, c'en est fait de mon autorité! Il fera la loi!".

Mais de toutes façons, il fait la loi! S'il est bien le parent est bien, s'il mal, le parent est mal! L'enfant gère l'être de ses parents, que cela soit harmonieux ou non pour les parents.

Il n'est pas question de soutenir ici qu'il est facile de reconnaître ses erreurs devant un enfant. Car s'il a été "muselé" longtemps, d'être libéré de cette pression le rendra certainement assez agressif pendant un temps. Il faut avoir la patience d'attendre la "retombée".

Est-ce que ce que l'on appelle ici l'appropriation n'a pas des aspects positifs? Est-ce qu'il ne faut pas qu'il existe une certaine dépendance de l'individu au moment où se transmet l'éducation?

C'est ce genre de chose qui fait pleurer dans beaucoup de films ou d'histoires, où l'on met en scène des enfants dont certains ont des parents et d'autres pas.

"Toi, tu n'as pas de parents! Que c'est triste".

Par ailleurs, dans la même scène, on pourra entendre à la tonalité de la phrase si l'enfant s'entend bien

avec ses parents et si "tu n'as pas de parents" signifie qu'il est triste de ne pas en avoir, ou que cela est préférable!

L'appropriation n'est **pas** méchante quand elle est positive, quand l'enfant a reconnu son parent pour tel.

A l'inverse, s'il supporte une appropriation, de son point de vue induit, cela lui donne une médiocre image de lui-même, qui mène au: "pour avoir de mauvais parents, il vaut mieux ne pas en avoir!". Et cette affirmation n'est **pas** excessive. Si des parents sont vraiment trop déséquilibrés, il vaut mieux que l'enfant soit élevé ailleurs.

L'idée de séparation évoque évidemment le divorce.

Or, on a dit plus haut que l'enfant a tendance à se choisir un parent. Dans le divorce, le législateur n'a pas vu cela de cette façon; la garde de l'enfant est confiée en fonction des moyens matériels, de la réputation et non du désir de l'enfant.

C'est ainsi que le législateur commet, de bonne foi, des erreurs tous les jours! Encore que l'on commence à voir des améliorations dans ce domaine. On commence à voir travailler des équipes qui essaient d'approcher de plus près les désirs de l'enfant.

Mais même au temps où c'était le juge qui tranchait, à la majorité, l'enfant reprenait ses valeurs. Car si c'est une erreur de ne pas demander à l'enfant cet avis, une autre serait de ne pas l'actualiser régulièrement.

On devrait demander de temps en temps à l'enfant comment il ressent la garde. Et se souvenir qu'il est apte à choisir son parent à n'importe quel âge. Même un nourrisson, pour des observateurs avertis, montre avec qui il se sent bien.

Il n'est pas nécessaire d'avoir de grosses jumelles pour voir le bien-être d'un enfant. Si quand il est avec son père il mange bien, il dort bien, il est épanoui, il prend du poids, alors qu'avec sa mère ~~N~~ il refuse ses biberons et pleure sans arrêt, il n'y a pas à chercher d'autres symptômes. Il faut le confier à son père. C'est aussi simple que cela.

Tout cela montre que les parents ont un gros effort permanent à faire s'ils veulent être reconnus comme tels un jour. S'ils fonctionnent en dehors de toute connaissance, ils ont une chance sur deux de se tromper. La vie courante est assez complexe pour égarer un parent moyen.

Le "fossé des générations" n'est rien d'autre que cela. Si l'on comprend (et agit en conséquence) que les enfants doivent choisir leurs parents, les élire, il n'y aura plus de mésentente obligatoire entre parents et enfants. Ce "fossé" n'est pas une fatalité, mais si l'on a mis quinze ans à le creuser, il sera profond, c'est évident et difficile à combler.

Pour un parent qui reconnaîtrait qu'il n'a pas adopté les bonnes méthodes et qui voudrait changer, existe-t-il

une manière de procéder qui lui donne plus de chances de réussir? Car il s'agit de se faire aimer et beaucoup de gens croient que se faire aimer, c'est donner des choses.

C'est le meilleur moyen d'échouer! Il n'y a pas plusieurs méthodes. Il n'y a qu'une seule voie: le respect de l'autre.

Tant que l'enfant n'a pas acquis le verbe, il ex-prime sa sensibilité par réactions physiologiques. Après l'acquisition du langage, il continuera à avoir ses réponses physiologiques, même adulte, mais le langage prendra le dessus.

Une autre règle d'or, c'est de ne jamais trancher pour l'enfant. Même pour la chose la plus insignifiante, il faut avoir la présence d'esprit, la patience quelquel~~es~~ fois, de lui demander son avis. Ce n'est pas très compliqué de demander: "qu'est-ce que tu en penses?", et essayer de tenir compte de ce qu'il dit, le plus souvent possible.

Un enfant doit être traité comme un invité de marque, jusqu'à son âge adulte. On a mis neuf mois pour le décider à arriver. Il ne s'est pas présenté à la porte du domicile conjugal pour s'imposer. On avait une mauvaise excuse, avant la contraception. Maintenant, a des enfants qui veut. Et qui veut avoir des enfants devrait les traiter avec le respect auquel ils ont droit.

Mais avoir des enfants pour des raisons sociales, pour avoir un héritier, pour fixer sa génitalité, sa puissance d'être mère, sa virilité, etc., et le considérer comme un importun dès qu'il arrive, le forcer à se faire aussi petit que possible, afin de ne pas déranger, non!

On décide pour lui. Les parents savent mieux! Et les conflits commencent, qui vont tout rendre invivable. Pour l'individu, le couple, la famille, la société.

exemple: oserait-on réveiller un invité et le forcer à manger, même s'il n'a pas faim, mais parceque cela arrange le maître de maison? Oserait-on lui promettre mille choses qu'on ne tiendra pas pour mille mauvaises raisons? Lui mentirait-on?

Intéressante comparaison que celle de l'invité. Cela pourrait être une "recette" pour les gens qui ne savent "pas trop" comment s'y prendre pour redresser la barre!

Mais c'est un outil utilisé en thérapie de façon métaphorique et qui fonctionne très bien. déjà, les parents peuvent tirer profit de voir le thérapeute se montrer courtois avec l'enfant, quel que soit son âge. Ce qui attire souvent des réflexions des parents obtus sur les ennuis qu'ils auront à leur domicile, après un "tel traitement". Au risque d'être taxés de lourdeur, répétons ici qu'il n'y a pas d'autre manière de traiter un enfant qu'avec respect!

L'enfant fonde la vie de l'individu en tant que parent. C'est important. C'est plus important que le "social", qu'un emploi, que des amis, que l'autre parent même.

Si l'on ne peut accepter les conditions de venue de cet invité, on ne l'invite pas! Il est fondamental au bonheur du parent: il faut le traiter en fonction de cela.

Il n'est pas du tout dans notre propos de dire que les enfants sont des êtres sous verre, dont il faut faire tous les caprices et qui n'auraient pas à avoir de respect pour leurs parents. Mais c'est rigoureux, exigeant et difficile de vivre ensemble.

Les rapports de parents à enfants peuvent être ceux que l'on rencontre (trop rarement) en⁴ un bon maître et son élève. Un bon maître est celui qui veut donner, par amour, des recettes qu'on peut employer à sa façon, sans contrainte. Cette attitude noble ne conduit pas à la permissivité, l'impolitesse ou d'autres fautes relationnelles. D'ailleurs, l'enfant ne veut pas de cela. Il se laisse aller à de telles attitudes quand on l'abandonne. Quand on fait du laxisme parental. Un enfant est gratifié par un langage fin. Il est rehaussé dans sa personne quand on lui propose de faire de la musique, même si le solfège est un peu ennuyeux quelques fois.

Il ne faut pas que les parents croient qu'un enfant respecté deviendra anarchique. C'est absolument faux! Un être respecté est beau à voir. Cela se note dans

tout: ses gestes, son visage, son fonctionnement, son idée de lui-même. Il est "bien"!

Et que les psychologues amateurs se rassurent, respecter un enfant ne fera pas **des** parents-martyrs! Les enfants aiment les gens qui les respectent. Ils n'agressent que ceux qui les abandonnent. Ils feront alors n'importe quoi pour attirer l'attention sur leur détresse. Découper les rideaux en petits morceaux ou "réparer" le magnétoscope. Mais cela encore est de loin préférable à se ronger les ongles dans un coin.

Calcul d'un angle d'un triangle
(En géométrie)

On peut calculer le troisième angle
d'un triangle si l'on connaît les deux
autres.

En psychologie appliquée à la famille,
cette affirmation est une erreur
funeste.

Chapitre six

Au niveau du couple, quelle est l'importance de l'harmonie sexuelle sur la possession de l'autre? Tout le vocabulaire amoureux est très possessif, mais quelle est la quantité de volonté vraie de posséder ou d'être soumis.

Les mots ne sont-ils que l'expression d'une conduite "convenable" en la circonstance?

La conduite sexuelle obéit aux mêmes lois que tous les autres comportements. Pour la psychanalyse, il en est ainsi. Le comportement sexuel n'a pas de "case" à part. Il n'y a donc pas à parler du comportement sexuel en particulier, même si, du point de vue littéraire, cela fait plus recette auprès du public. Le comportement sexuel est donc conforme à l'être.

On peut, en gros, déduire le comportement sexuel d'un individu de l'observation de ses comportements dans les autres domaines: alimentaire, social, relationnel à tous niveaux. Ceci, bien sûr, très schématiquement. En fonction de l'histoire individuelle et selon les interdits sur la sexualité, cela va se moduler. Mais une personne possessive ~~est~~ l'est aussi en amour et au niveau de la génitalité, c'est à dire dans son comportement sexuel. De même une personne qui tient compte de l'autre aura aussi cette attitude dans la sexualité.

Il faut donc simplement répéter que le comportement

sexuel n'est que le plus socialement caché, mais qu'il est évidemment conforme à la personnalité.

Mais la sexualité, comme base de la procréation, ne peut-elle légitimement avoir des conséquences appropriatoires plus fortes que celles visibles dans les autres comportements?

Eh bien non! C'est un comportement et on ne peut pas lui concéder la moindre supériorité.

C'est ainsi que l'on trouve des couples où l'homme voudrait des enfants alors que la femme n'en souhaite que "plus tard" ou parfois pas du tout, couples dans lesquels l'un arrivera à imposer sa volonté à l'autre, comme il l'imposera dans d'autres domaines. Sans tenir compte de l'autre: "Tu me conviens, mais tu ne veux pas me faire d'enfant: je change de partenaire". C'est pourquoi des couples dont les membres s'aiment ne font quelquefois pas d'enfants (tout de suite) alors que d'autres couples, pour qui l'enfant fonde l'union, trouveront cette situation incompréhensible. "Vous n'êtes pas un vrai couple tant que vous n'aurez pas d'enfant" Pour ces derniers, c'est l'enfant qui concrétise l'attachement, qui fonde l'amour.

Dans la sexualité, il y a aussi une dimension de plaisir qui peut être un instrument d'autorité, dimension qui n'existe pas forcément dans les autres comportements.

La notion de plaisir existe, au sens freudien, dans

tous les comportements. Il y a plaisir ou déplaisir dans tous les cas. Et dans le comportement sexuel aussi. Mais on a dû passer par lui pour expliquer les autres, car c'était dans celui-là que c'était le plus évident.

Ainsi, une femme qui dirait: "Je tiens mon mari parceque je lui donne beaucoup de plaisir" serait une personne inculte, voire idiote. Parceque ce n'est pas son rôle de dire ce genre de choses. Son affirmation ne peut être valide que si c'est son mari qui la pose.

Est-ce que la phylologie du mot maîtresse n'est pas à chercher dans le fait que des hommes ont cherché des femmes qui leur donnent suffisamment de plaisir pour qu'ils les considèrent vraiment comme leur maîtresse? Femme qui peut d'ailleurs très bien être leur épouse.

L'image est très belle; du fait qu'on ne trouve pas les mêmes mots chez l'Homme et chez la Femme, on retrouve la psychologie de l'Homme et de la Femme.

Car l'Homme et la Femme n'ont pas le même rapport à l'aimance. L'Homme recherche une maîtresse et la Femme une amant. Ainsi, l'Homme a vraiment envie d'être possédé par l'amour, la Femme, elle, a envie d'être enveloppée par l'amour. Et l'on trouve bien là la notion de complémentarité.

Une femme qui dirait qu'elle cherche un "maître" se verrait qualifier de "phallique". Si un homme parle de

son amante, on le dit "féminisé".

Mais quel que soit le cas de figure, ce n'est jamais la parole pour l'autre. L'homme qui dit: "je suis son amant" n'est pas sûr de l'être, mais il est sûr d'être un imbécile! Seule sa partenaire pourra dire s'il est son amant. Le pronom possessif, encore une fois, n'a de sens que posé par l'objet de la possession.

Le rôle du plaisir est de fonder: il fonde l'enfant, il fonde l'amant. Il fonde. Quand le plaisir est présent, l'emphase ou les précisions ne sont plus utiles. Tout est clair. tout est là.

En amitié, on entend des formules plus prudentes: "Je crois être son ami". Sage précaution. Mais dès qu'on pénètre le monde du couple ou de la famille, l'appropriation apparaît, souvent violente, et la liberté disparaît!

Au plan social, on voit souvent des gens, au moments des présentations, dire: "Ma secrétaire", pour présenter Madame Untel, secrétaire dans l'entreprise.

Les gens convenablement élevés trouveront grossière cette façon de procéder. Et ils auront raison. C'est de la grossièreté de s'approprier les gens en dehors de leur volonté.

Un problème qui se pose assez souvent et qui est peut-être d'essence appropriatoire est le fait que

~~parent~~, quand les enfants deviennent de grands adolescents, ils aiment modifier le rapport inter-parental et essaient de premières touches dans la façon d'appeler leurs parents. Par leur prénom, par exemple, au lieu du Papa-Maman qui avait prévalu jusque là. Cela se passe quelques fois très bien. D'autres fois moins!

Quand un enfant devient adolescent, il n'a pas d'autre femme "sous la main" que sa mère. Comme une fille n'a pas d'autre homme "sous la main" que son père. Si ces enfants s'essaient à vouloir évoquer certains problèmes, ou plus simplement raconter une historiette un peu "salée", ils s'exposent aussitôt au:"eh! Doucement! Je suis ton père! Ca, c'est des trucs à garder pour les copains!". Et l'enfant, un peu plus tard, dès qu'il est capable de s'assumer, s'en va! A la surprise de ses parents:" Tu n'es pas bien ici?". "Tout ce qui est mon intérêt, il n'est pas convenable pour vous que j'en parle".

Qu'un adolescent vienne parler de budget familial: il s'occupe de ce qui ne le regarde pas. Qu'il donne un avis sur l'organisation de la maison: il s'occupe de ce qui ne le regarde pas. Qu'il veuille participer au débat sur une acquisition quelconque: cela ne le regarde pas: il décidera quand il achètera pour son propre compte.

Plus tous les sujets tabous! Et l'on se demande: mais pourquoi y-a-t-il un fossé entre les générations?

Et il y a bien peu d'exceptions. On entend partout des chose comme: "Pourquoi as-tu posé cela ici? Ici, c'est encore chez moi, non? Je peux encore décorer ma maison comme je veux!".

Ainsi, l'enfant doit vivre dans un environnement matériel qui ne peut le concerner et dans lequel on prétend qu'il doit être bien!

Alors qu'il est si facile d'éviter ces écueils, pour des parents **fs** qui comprendraient la nécessité d'ouvrir un peu la porte de ce monde qu'ils se font par autorité, au détriment de l'harmonie. Le risque n'est pas grand pour une mère de demander à sa fillette de quatre ans si elle aime qu'elle mette telle robe. De toute façon elle choisira une robe de sa garde-robe et ce sera pour la petite fille merveilleusement gratifiant.

N'y+a-t-il pas, cependant, pour un enfant, la possibilité d'exercer sur un parent qui l'aime et à travers cet amour, une tyrannie?

Cela existe, mais il faut alors bien étudier l'amour que ce parent porte à cet enfant. Il contient toujours une agression et la tyrannie de l'enfant est une réponse. Cependant, il vrai que des enfants mal-traitent leurs parents. Surtout à une époque où il était à la mode d'être laxiste, permissif. Mais cette mode ne procédait pas du respect de l'enfant, mais de l'abandon. Ces erreurs ont été presque partout soulignées. Dans beaucoup de cas corrigées.

Les enfants ont pourtant leurs spécificités individuelles. Ne peuvent-ils recéler des tendances comparables à celles qui sont soulignées chez leurs parents tout au long de notre propos? On a dit, en substance, que l'enfant est le produit de son environnement. Mais ne peut-il avoir des tendances qui soient siennes? Ne peut-il être, par lui-même, possessif, par exemple?

Il est possessif, à la base. Il a la possession de la mère, au début, parceque c'est un véhicule de vie. Elle le nourrit, le réchauffe, etc.; Mais c'est à la mère de le rassurer dans cette relation. De bien lui montrer qu'il s'agit d'une relation constante, quelques soient les événements. Qu'il n'a pas besoin de la monopoliser pour l'obliger à être là. Qu'il n'a pas besoin d'être mauvais à l'école pour qu'elle soit là à son retour de classe.

L'échec scolaire, c'est dans beaucoup de cas, un appel à la présence des parents. Car dès que les notes commencent à être bonnes, la mère peut donner la priorité à son cours de gymnastique. Puisque son enfant n'a pas de problème, il n'a donc pas besoin d'elle pour ses devoirs. Eh bien! Il va s'arranger pour qu'elle soit là pour les devoirs!

Donc, cet enfant s'approprie sa mère par un acte délibéré, en se servant du contexte scolaire comme levier?

Absolument! Il va le faire si elle ne comprend pas ce qui le préoccupe, si elle ne voit pas que son enfant a besoin d'elle, jusqu'au jour où l'enfant verra lui-même ce besoin disparaître. Il n'aura alors plus besoin d'elle du tout. Elle le sentira alors et elle se plaindra. A tort.

Une des caractéristiques de l'appropriation, c'est que les parents veulent garder leurs enfants jusqu'au bout de la vie, sans se rendre compte qu'ils les perdent, par leur attitude, dès les premières années! Pour avoir encore un enfant au bout de la vie, il faut lui donner beaucoup au début. C'est à dire qu'un enfant devient gratifiant pour les parents vers vingt-cinq ou trente ans. Ou plus! On pourrait mettre la moyenne dans les bons circuits autour de vingt ans.

On ne peut demander à quelqu'un d'être gratifiant dès le début de sa vie. Il ne sait pas. Il faut qu'il apprenne. Et apprendre a être gratifiant, cela demande vingt ans. Vingt ans pour apprendre à produire du plaisir pour l'autre. Et la recette de cette apprentissage est facile à se rappeler: Quand tu es malade, je te soigne, quand tu n'es pa là je m'inquiète de toi, quand tu souffres, j'essaie de comprendre pourquoi, quand tu te sens seul, j'essaie d'être plus proche, etc. Et si les parents font cela pendant vingt ans, ils n'auront, eux, plus de risque d'être seuls ou de souffrir sans soutien.

Il n'existe aucun chemin théorique par lequel passerait un enfant à qui on a appris la gentillesse pour devenir méchant.

Evidemment, on va tenter de passer par la génétique: il a peut-être un chromosome en plus!

Bien sûr, si un enfant né aujourd'hui est réputé tout comprendre aujourd'hui et qu'il ne donne pas cette impression, il agace! Mais celui-là va en effet être méchant rapidement.

On entend en pratique, tous les jours:"Avec tout ce qu'on fait pour lui, il menti! Vous vous rendez compte?". Ou encore:"Mon fils est décevant!".

"Quel âge a votre fils?". "Quatre ans!"

Principe d'action-réaction

(En physique)

Toute force appliquée à un corps
entraîne une réaction de force
égale et de direction opposée.

A méditer pour ne pas mourir
d'épuisement.

Chapitre sept

On parle beaucoup d'enfants et c'est normal. Ils sont le terrain d'élection appropriatoire de parents dont ils sont la chose importante la plus proche.

Mais peut-on se déplacer un peu vers le social? Les individus, comme les animaux sauvages, marquent leur territoire. Ils entendent que leur sphère d'influence soit respectée, notamment au plans matériel et affectif.

Cela fonctionne-t-il comme ce qui a été dit jusqu'à maintenant, ou existe-t-il certaines différences essentielles.

Il n'existe pas de différences fondamentales. On dit, de la même manière: "c'est mon neveu, ma nièce ou mon épicier". Et le territoire renferme cinquante mille personnes, dont restent bien peu (ou aucune) quand le besoin ou le malheur paraissent.

C'est un des grands axes de la dépression: "J'ai des problèmes et personne à qui en parler, personne pour m'aider".

C'est là que les gens reconnaissent qu'ils n'ont personne et que, dans la même séquence, voire dans la même phrase, ils mettent des possessifs devant tout!

Il faut reconnaître qu'il est difficile de trouver des solutions de rechange à ce langage approprié. Mais il faudrait chercher, car cela embrouille tout le monde et en particulier les enfants.

Si un jour, vous n'avez pas de quoi manger et que "votre" épicier vous apporte gratuitement de quoi vous sustenter, là, il s'élira "votre" épicier. Mais tant que cela n'arrive pas, il n'est pas "votre" épicier. Il est "l'"épicier de tout le monde. Mais lui aussi à ses manies appropriées. Il a "ses" clients, ses préférés, dont il aime être l'épicier. Sans être sûr d'ailleurs que ces élus le reconnaissent pour tel!

Ce discours en forme de boutade pose en fait une nuance fondamentale. Celle de l'élection réciproque, qui éviterait beaucoup de solitude. Et beaucoup de dépression. Car, quand une personne se rend compte que dans la vie, elle n'a pas grand-monde, si elle ne s'est pas acharnée à comprendre cette notion qu'on a a-priori personne et qu'on doit lutter pour avoir, petit à petit des gens autour de soi, elle sera sans ressource devant l'événement solitude.

Compte tenu de la brièveté de la vie, on ne peut, même par reconnaissance réciproque, avoir une foule de gens "à soi". On a un maître, quand on a

La chance d'en avoir un. On a quelques fois deux, rarement trois amis. On a une femme, un homme et le temps manque pour allonger cette liste.

Dans une famille de dix enfants, le parent n'en a, au sens posé par la reconnaissance réciproque, qu'un ou deux. Il est exceptionnel qu'on "ait" tous les enfants que l'on a procréés.

D'ailleurs, pour reprendre l'exemple de la territorialité chez les animaux, son intégrité est maintenue par la force et (probablement) pas par l'amour.

C'est clair. Mais pour se placer sur ce terrain de la propriété en somme foncière, la réalité reste la même: quand on achète une maison et que juridiquement elle est une propriété, elle ne devient en fait sienne qu'en fonction des événements qu'on y vit. Elle devient progressivement une propriété réelle. Et si on ne parvient pas à y vivre avec bonheur, elle ne deviendra jamais "sa" maison.

Quelqu'un qui exerce son pouvoir, ou plutôt sa volonté d'appropriation sur les autres peut-il être heureux?

Non, parcequ'il est toujours seul. Même avec la foule des gens qu'il croit posséder, il est seul. Il n'y a pas de plaisir, mais un rapport de force. Il suffit de voir les hommes qui multiplient les maîtresses. Quand ils ont un grave problème de

santé, qui appellent-ils? Pas forcément une personne du "lot", ni même celle qui leur paraît la plus compétente, mais celle dont ils sentent qu'ils ont été le plus reconnu comme ami. Et cela peut être le chauffeur, le voisin, etc..

Quand on voit quelqu'un dans une dure épreuve, on ne voit qu'exceptionnellement près de lui des personnes que sa vie courante aurait pû, pour un observateur extérieur, indiquer à cette place.

Le milliardaire dans son lit de souffrance, voit venir à lui des gens dont il sent qu'ils viennent pour son argent, le plus souvent. Ils ne lui servent à rien! Ils n'attendent qu'un profit éventuel de leur apparent dévouement.

Le même principe existe dans la famille où l'enfant obéit quelques fois avant l'ordre, pour des bénéfices augmentés, si c'est ce chemin que ses parents lui ont suggéré. Et c'est ainsi que se développent des enfants supposés modèles qui deviennent des délinquants ou des révoltés à tous crins dès qu'ils peuvent se libérer de la tutelle familiale. Suit le discours déresponsabilisant des parents: "Il était variment formidable! Il avait tout pour être heureux! Mais il a eu de mauvaises fréquentations!". Sous-entendu:"Ne cherchez pas chez nous. Ici tout se passait bien! Il était si obéissant. Maintenant, il ment sans arrêt!"

Et on cherche. Et le cheminement pourrait être comique

s'il n'était souvent dur."Vous n'avez rien remarqué chez votre enfant avant qu'il n'ait ses mauvaises fréquentations?". "Avant? Non!". "Cherchez bien!". "Ah! Peut-être cette bonne que nous avons, qui..". "Mais plus près de lui?". "Je ne vois pas! Ou peut-être son cousin avec qui il est très lié; je n'ai jamais vu un pareil menteur!". "Mais plus près encore; vous, par exemple: quand vous avez eu cet épisode qui a menacé votre mariage, vous en avez parlé avec votre fils?". "Mais ça ne regarde pas les enfants!". Et la boucle est bouclée.

La statistique nous apprend pourtant que quand un enfant se met à mentir, à vouloir quitter le réel, on a tout intérêt à discuter avec lui de ce réel, de celui qui peut lui être le plus dur à supporter.

*Un grand classique de l'appropriation: la mère abusive dont le fils efféminé prendra des routes peu orthodoxes. C'est une notion très "publique".
Peut-on expliciter?*

On a en effet beaucoup dit que l'homosexualité masculine avait ses racines dans les rapports mère-fils. Mais ce n'est pas que cela, sûrement. Il est évident que par le mécanisme d'identification à l'agresseur, connu et démontré, l'agressé, pour monstrueux que soit la démarche, s'identifie à son agresseur pour pouvoir survivre.

De là on a déduit qu'une mère dominatrice induisait

chez le garçon une identification qui entraîne sa féminisation pour pouvoir survivre.

C'est certainement vrai. C'est un élément; mais ce n'est pas le seul. Il faut qu'il y ait en plus une absence, physique ou comportementale, du père. Afin que soit impossible l'introduction de la "puce" paternelle dans l'ordinateur du fonctionnement de l'enfant considéré. Donc, pour qu'un garçon devienne homosexuel, il ne suffit pas que sa mère soit possessive. Il faut aussi qu'il y ait absence du père, plus histoire favorisante. Les mères abusives ne donnent pas automatiquement des fils homosexuels.

Un aspect du problème de l'absence du père est très présent dans le fait que, pour beaucoup d'hommes, l'éducation, c'est l'affaire de la mère. Et de plus, le père n'est pas gêné par la féminisation de son fils. Il ne voit rien. Si sa femme achète à son fils un short avec une fermeture sur le côté, au lieu d'une braguette, il ne se sent pas concerné.

Le mécanisme reste valide quand le père voit la mère encourager le fils à porter une boucle d'oreille, et que ce n'est pas gênant, parceque c'est la mode! Ah! ces jeunes!

Pour un garçon, un père qui ne lui permet pas son identification est un père absent. Le garçon n'a alors pas d'autre moyen de projection que sa mère.

IL faut enfin souligner que ces raccourcis expli-

catifs ne sont pas d'essence forte, du point de vue psychanalytique. Mais pour saisir grossièrement une trame, ce qui vient d'être dit est une base.

Une question pour "faire la bête": vaut-il mieux un père absent ou un père possessif?

Posséder ou être absent, c'est ne respecter pas la liberté d'être d'un enfant. Se contenter de son rapport biologique, c'est méconnaître l'importance de la pensée. C'est faire de l'enfant un être qu'on nourrit, qu'on habille, mais dont on néglige les sensations, les sentiments, les projections, la vie enfin!

Mais refuser l'appropriation n'est en aucun cas "laisser tomber" l'enfant. Il ne devrait pas exister de choix posé entre être abandonné ou être la propriété de ses parents. C'est grave dans les deux cas. Et l'enfant n'est pas heureux dans les deux cas.

Les conséquences sont une autre chose. On rencontre des homosexuels équilibrés. L'homosexualité est par définition une déviance, pas une pathologie. Mais tant de choses entrent dans la composition des choix que c'est évidemment plus compliqué que cela. Déjà tout ce qui est véhiculé par la différence des sexes, l'autorité des sexes, etc.

L'appropriation de la fille par le père n'est pas

moins intéressante. Si le père ne peut être assez vigilant ou courageux pour signifier l'inceste à sa fille, s'il ne peut en parler et s'il laisse la construction incestueuse se faire, il handicape sa fille pour toute formation de couple harmonieux. Elle ne pourra jamais trouver un homme à son goût.

Il est important de constater que beaucoup d'hommes jouent à la relation érotisée avec leur fille, très tôt. Et quand cela devient grave, ils stoppent le jeu sans avoir le courage d'expliquer l'inceste. D'expliquer le danger, le malaise, la sensibilité. Mais la fille ne comprend pas pourquoi elle n'a plus droit aux caresses, plus droit aux "gentillesse" de son père. Elle n'aurait plus droit qu'au viol? Et sa sensibilité, sa sensualité dans l'amour sont alors gravement hypothéquées.

mais quand on a le courage de faire un enfant, on a le courage de lui parler des choses qui lui importent. Si l'on ne peut s'y résoudre, au moins orienter l'enfant vers quelqu'un avec qui il pourra parler.

De même, on voit tous les jours en pratique, des adolescentes qui ont des désirs violents de leur père. C'est normal. Mais on en est encore socialement à un stade de tabou comparable à ce qu'était le point de vue sur la masturbation il y a cinquante ans.

... "Si c'était comme ça, j'aurais
mieux dû pas venir"...

Youssef, 6 ans.

Chapitre huit

L'envie, en tant que sentiment, induit-elle des comportements comparables à ceux qu'engendre la volonté d'appropriation.

L'envie à sa source dans une incapacité. Ce qui nourrit le sentiment d'envie, c'**est** l'incapacité de posséder.

Dès lors qu'on se sent capable d'être riche, d'être cultivé, d'être sportif, d'être guerrier, etc., la perception de cette capacité dilue l'envie.

Jamais une personne qui se sent capable d'être riche n'enviera les riches.

C'est le complexe d'infériorité qui nourrit ce que l'on appelle communément l'envie et qui est une projection impossible.

Mais le mécanisme qui fonde la possession n'est pas l'envie. C'est la projection positive. Alors que l'envie est une projection négative, dont on vient de dire quelle est impossible, donc fondée sur l'incapacité. Ainsi l'envie de créer est-elle satisfaite par la création. De même, la possession élimine l'envie. L'envie, en somme, s'installe quand il y a une frein à la créativité.

Plus largement, est-ce que l'homme qui possède ne se prend pas pour un petit dieu? Ne cherche-t-il

pas une sorte de divinisation par la puissance que procure la possession, surtout quand elle s'étend démesurément?

En psychologie, la référence à la religion est toujours une limite. Car la religion est quelque chose de très récent chez l'Homme. On ne peut donc pas comparer les phénomènes humains aux phénomènes religieux. Les phénomènes humains sont antérieurs. Mais c'est ~~vrai~~ qu'il y a une idée commune. Le patriarcat a précédé la religion. Ce n'est pas la religion qui a fait le patriarcat. Mais l'im-pact de la religion sur les hommes a été tel qu'on dit le contraire. Comme on dit qu'un enfant res-semble à son père, mais c'est le père qui ressemble à l'enfant qu'il fut d'abord et dont il est l'abou-tissement.

On a beaucoup développé cette notion que, lorsqu'on a des enfants, on est le maître chez soi, on est le dieu de la famille. Mais ce modèle pré-existait aux religions. Et ce sont ces dernières qui ont dû se fonder sur lui pour exister. Elles ont pris les lignes de la structure familiale.

*Et te: "ton" fils a encore eu des mauvaises notes",
ou encore: "invites "ta" famille si tu veux!".*

C'est la vérité vivante du thème de ce livre!
Chacun vit tous les jours ce genre de mécanisme.

Si quelque chose entrave nos désirs, même à dose infinitésimale, elle est rejetée. Elle n'est pas à soi! Et dans les relations parents-enfants, c'est à ces doses-là qu'il faut penser.

Pour un enfant, que celui qui l'appelle "mon fils" contrarie son désir, même à une dose infinitésimale, et il n'est plus "à lui". Et quand cette dose commence à devenir visiblement existante, qu'elle sort de la frange infinitésimale, le rejet apparaît. Et il apparaît alors à tous. C'est ce qu'on entend dire à des enfants de la même famille qui jouent si dans le jeu, quelque chose est évoqué qui leur paraît le justifier: "c'est la faute de ton père!" ou encore: "demande çà à ta mère!". Bien qu'il s'agisse des mêmes parents.

"Voilà ta mère qui arrive", dit par un enfant à son frère signifie: "tu es le chouchou de maman". Il existe un mécanisme constamment mobile. Le matin, ce sera: "voilà ton père qui part", et l'après-midi: "voilà Papa qui revient!", voire "voilà mon père".

C'est une notion importante que l'adoption ou le rejet ne sont pas statiques. Ils ne vont le devenir qu'à partir d'un certain seuil. Mais ces attitudes ne sont de toutes façons jamais définitives.

Parent élu n'est donc pas une situation stable!

l'appellation

Une caricature de l'appropriation est, dans la vie courante, par le terme paternel ou maternel.

"Maman" et "Papa" pour dire mon mari ou mon épouse. C'est une façon régressive de donner au choix d'objet une valeur éternelle: lui donner une appellation originelle. Quand au lieu de dire "mon épouse" on dit "Maman", on signifie que cette personne est plus que "mon épouse", c'est plus définitif. Car on peut changer de femme, pas de mère.

Dans "Maman", il y a bien sûr, toute la regression, cible de la psychanalyse: l'enfant immature, qui ne peut jamais couper son cordon, complètement dépendant; mais on oublie le volet projectif qui est fort, dans cette appellation. Car c'est la déssexualisation du rapport pour le bénéfice de la sécurité du principe maternel.

Et ce phénomène: "je m'approprie ce qui me sécurise" est fondamental. C'est donc au niveau du bien-être que se fixent les pronoms possessifs.

Mais quand il s'agit d'un adulte parlant de "son" enfant, il y a abus, s'il la chose ne se confirme pas dans la conduite de l'enfant. Et il est difficile de porter contre son accord, le fardeau d'être la propriété de quelqu'un.

L'aspect grave réside dans le fait que le phénomène n'est pas toujours conscient. Une personne va pré-

senter son conjoint comme "son mari" ou "sa femme", mais si le concerné ne le sent pas tel, son malaise sera permanent sans qu'il en perce la cause.

Quand c'est l'enfant l'objet, il va être "insupportable", sans que les parents et l'enfant lui-même ne sachent pourquoi.

Quand un animal domestique est en cause, le même système fonctionne et souvent de façon spectaculaire. Car, quand il a élu un maître, les autres lui sont souvent indifférents. Il les considère même quelques fois comme des ennemis.

On comprend alors toute l'importance quand il s'agit d'un enfant! Car, comme biologiquement il "appartient" à deux, il est important que ces deux lui facilitent le retour vers le biologique et qu'il puisse se sentir appartenir aux deux.

S'imposer comme propriétaire est douloureux et faux pour la "propriété". Mais souhaiter être reconnu comme parent et ne pas l'être doit être une source de souffrance considérable.

C'est très dur. Et c'est pour cela qu'il est très important d'éveiller les personnes à cette dynamique, car c'est un sentiment insupportable d'être rejeté par quelqu'un que l'on sent "sien". Le chagrin d'amour est l'exemple type. L'essentiel des souffrances est de l'ordre des désirs déçus.

Même le chercheur qui ne trouve pas est miné par la non réalisation de sa projection.

Combien de gens ont été détruit par leurs écrits ou par leur oeuvre, plus généralement? Même si le phénomène est moins visible que sur du vivant, cela reste évident.

Pour revenir au thème essentiel de cet ouvrage, la démarche appropriatoire n'est pas forcément criticable. Si quelqu'un, parmi cent enfants, montre "son" fils et que l'enfant désigné est le "taré" du lot, on ne peut pas dire que cette appropriation soit gratifiante.

Que chacun fasse sa propre expérience, dans ce domaine: d'ordinaire, "mon fils", c'est quand il est propre, bien élevé, performant, etc.. Aimer et montrer un enfant malade, mongolien, par exemple, c'est être capable de détruire cette mégalomanie qui fait une grande part de l'existence et les gens admirables qui s'occupent parfaitement de leur enfant malade sont le plus souvent eux-mêmes dans un état de mal-être dramatique.

Il faut cependant souligner que dans les maladies comme le mongolisme, on ne trouve pas chez les parents l'appropriation biologique. Car, dès lors qu'il s'agit d'une anomalie chromosomique, le parent se sent fondé à penser que ses chromosomes sont

normaux et qu'il n'a "rien à voir" avec la maladie. De là vient une des plus grandes difficultés de la prise en charge des enfants à maladie chromosomique.

Et c'est un dilemme important. Car, si du point de vue thérapeutique, on induit la prise en charge à travers l'appropriation, ce sera au prix de la stabilité du parent. Et peut-on le pousser à être indifférent pour être plus efficace?

Mais ce genre de situation est compliquée et on ne peut en rendre compte "en passant".

4ème de couverture

Vos enfants ne sont pas vos enfants
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la vie à elle-même,
Ils viennent à travers vous mais non de vous,
Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.
Vous pouvez leur donner votre amour, mais non vos pensées,
Car ils ont leurs propres pensées.
Vous pouvez accueillir leur corps, mais pas leur âme,
Car leurs âmes habitent la maison de demain,
Que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves,
Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux,
Mais ne tentez pas de les faire comme vous
Car la vie ne va pas en arrière et ne s'attarde pas avec hier.
Vous êtes les arcs par qui vos enfants, comme des flèches, sont projetés.
Que votre tension par la main de l'archer soit la joie,
Car de même qu'il aime la flèche qui vole, il aime l'archer qui est stable.